



© Jean-Michel Papazian

**MÉDIAS :
SÉRIE COMIQUE À LA MOSQUÉE**

Imprimatur s'est invité dans les coulisses du tournage de France 2

PAGE 5



© Alexandra Jammet

**POLITIQUE :
BENOÎT HAMON REBAT LES
CARTES**

Rencontre avec le candidat surprise de la primaire

PAGE 6

IMPRIMATUR

698
janvier 2017

JOURNAL DE L'INSTITUT DE JOURNALISME DE BORDEAUX AQUITAINE **GRATUIT**

Grève à Blanquefort

Ford au point mort

Les salariés de l'usine se sont mis en grève le 23 janvier pour réclamer un projet pour leur entreprise. 930 emplois sont menacés.



ZOOM
PAGES 2 - 3

© Alexandre Foucault

ÉDITORIAL FORD SOUS PERFUSION

Est-ce un acharnement thérapeutique ? C'est la question que nous pouvons légitimement nous poser alors que l'avenir de l'usine Ford à Blanquefort est des plus incertains. 930 salariés sont en jeu, sans compter les sous-traitants. Une fermeture du site aurait donc un impact considérable sur la région. Pourtant, elle semble inévitable. Ford n'affichent pas de réelles ambitions quant à son avenir. L'usine doit sa survie à un plan d'aides publiques depuis 2013 : de lourdes subventions ainsi que le fameux crédit d'impôt compétitivité-emploi (CICE), cher à François Hollande.

Malgré cela, la situation ne s'améliore toujours pas. Les syndicats bataillent aujourd'hui pour obtenir le maintien du site, soutenus par ces mêmes pouvoirs publics. Pour ces derniers, un tel scénario ne pouvait pas plus mal tomber à quelques mois des élections. Mais admettons qu'une solution soit trouvée, cela ne fera que repousser le problème jusqu'à la prochaine échéance. L'État, quant à lui, pourra-t-il financer éternellement une entreprise privée ? Ce n'est pas certain.

Alexandre FOUCAULT
@Alexfoucault



Mégaphones, banderoles, tracts... Munis de leur attirail, les salariés de Ford marchent déterminés vers la préfecture de Gironde.

© Kathleen Franck

« On lâche rien »

Inquiets quant à l'avenir de leurs emplois, les salariés de l'usine Ford de Blanquefort se mobilisent pour se faire entendre. Lundi 23 janvier, 400 ouvriers et cadres décrètent une « journée usine morte ». Retour sur les enjeux de cette mobilisation.

« On espère qu'on fera plier Ford et qu'ils vont réinvestir pour sauver les emplois. Il y a des moyens, de l'argent, donc y'a pas de raisons de se résigner ou de baisser la tête », déclare Philippe Poutou après avoir été reçu par le Préfet Pierre Dartout, pendant une délégation syndicale.

Ils sont plus de 400 à être partis de l'usine de Blanquefort ce lundi matin en direction de la préfecture

de Gironde. Entassés dans deux trams surchargés, les manifestants espèrent bien se faire entendre.

Devant la préfecture, l'ambiance est plutôt joviale. Sur fond de musique qui se veut porteuse d'espoir, On lâche rien d'HK & les Saltimbanks, les ouvriers se retrouvent et partagent leurs inquiétudes. Eric Lafargue travaille dans l'entreprise depuis 20 ans. Ce délégué CGT du personnel affirme sa détermination : « Nous, on veut une réelle production avec des embauches, de gros investissements.

C'est important de se battre pour l'emploi. On ne veut pas la charité, on veut bosser et être payé. Je suis même prêt à partager mon travail et à travailler moins, mais je veux bosser ».

Ce quinquagénaire est nostalgique des années fastes de Ford Aquitaine Industries (FAI) et explore le peu d'investissement accordé à l'entreprise par rapport aux filiales délocalisées en Asie ou en Amérique du Sud.

« Il faut que Ford investisse chez nous pour relancer l'activité, mais

ça dépend des actionnaires. Le problème, c'est qu'eux, ils s'en foutent, ils ne pensent pas à nous, ils pensent à leurs dividendes ». Eric rappelle que Ford a gagné beaucoup d'argent grâce aux salariés, dans la région. Selon lui, les dividendes des entreprises du groupe en France ont été multipliés par quatre en 12 ans. « Puisqu'ils ont touché autant d'argent, ils ont la responsabilité d'investir pour sauver nos emplois », conclut-il.



Les syndicats prennent la parole après leur rencontre avec le préfet.

© Alexandre Foucault

Philippe Poutou

« La suite est à construire, comme d'habitude »



Philippe Poutou n'est pas que le candidat investi par le Nouveau Parti Anticapitaliste (NPA) pour l'élection présidentielle de 2017. Le reste du temps, il répare des machines-outils à l'usine Ford de Blanquefort. Il y travaille à temps partiel : trois jours à l'usine, deux jours consacrés à sa campagne pour les Présidentielles. En 2007, il gagne une première bataille de sauvegarde de l'emploi chez Ford en tant que leader syndical. Un coup de projecteur qui l'amène à représenter le NPA en 2012 pour succéder à Olivier Besancenot. 10 ans plus tard, il est toujours représentant CGT de l'usine Ford. Aujourd'hui, il est amené à réitérer le même combat.

QUE SE PASSE T-IL CHEZ FAI ?

Tout commence – ou plutôt recommence, car ce n'est pas la première fois que l'usine est sur la sellette – l'hiver dernier lorsque des cadres de la CFE-CGC ont accès à des documents internes. Des documents qui contiennent plusieurs informations inquiétantes. Elles concernent tout d'abord la production de boîtes de vitesse « 6F35 » cette année, « qui a été largement inférieure aux prévisions annoncées à la rentrée 2016 », explique Gilles Lambersend, élu CGT au Comité d'Entreprise titulaire. « On en a produit 107 000 contre 140 000 prévues. Résultat, on a eu quinze jours de RTT imposés ».

« Les Ford » découvrent également que la fabrication d'enveloppes de moteur protectrices Carter Fox va être sous-traitée en Turquie et la conception des doubles embrayages DCT cédée à l'entreprise concurrente, Valeo.

Dernier coup de grâce : les boîtes de vitesse « 6F15 », promises à l'usine pour 2019, battent de l'aile. Les prévisions de production sont largement revues à la baisse, passant d'un objectif de 120 000 pour 2019 à seulement 48 000. Pourtant, la demande en Europe est dix fois supérieure, mais FAI doit faire face à la concurrence chinoise, mexicaine et américaine.

Et semble décidée à lâcher le marché. Ainsi à l'horizon 2018, il ne resterait comme activité aux 930 salariés actuellement en CDI, qu'une production minime de boîte de

vitesse « 6F15 ». Vraiment pas de quoi remonter le moral des troupes.

IL FAUT QUE FORD ANNONCE UNE STRATÉGIE CLAIRE

Notre confrère de Rue89 Bordeaux Xavier Ridon, habitué à couvrir les mouvements sociaux, a réussi à joindre Frédéric Devanlay, directeur de la communication de Ford Europe. Équilibriste, M. Devanlay tente un : « Il faut patienter, il y a un processus de validation des projets qui est en cours pour définir une stratégie d'entreprise ». Pas d'une clarté absolue. Ou encore : « Les choix techniques seront annoncés dans le second trimestre de cette année ». Pas très satisfaisant non plus.

Selon Ridon, derrière ce langage codé, on peut imaginer l'arrivée prochaine de la boîte de vitesse « 6F15 » dont la production serait affectée aux ouvriers de FAI. Pas de quoi les rassurer dans la mesure où son volume de production a été revu à la baisse. « La stratégie qui se dégage derrière cela, c'est sûrement le non-remplacement des salariés qui partent à la retraite », explique-t-il.

Jean-Michel Caille, délégué CFE-CFC est plus optimiste quant à l'avenir de son usine. « On nous a vendu du rêve en nous disant que Ford Bordeaux allait être le pôle d'excellence de la boîte de vitesse sur le continent européen. Et bah chiche, on y va ! Mais pour cela, il faudrait que l'on fabrique toutes les boîtes de vitesse du continent européen, toutes transmissions confondues (6F15, 9F100, etc...),

mais Ford ne nous donne que des 6F15 », explique-t-il. On est loin du compte. En 2019 la production de boîtes automatiques globale devrait s'élever entre 400 000 et 500 000 exemplaires. Un volume de production qui permettrait non seulement de conserver les 930 emplois mais également d'embaucher.

QUE VA-T-IL SE PASSER ?

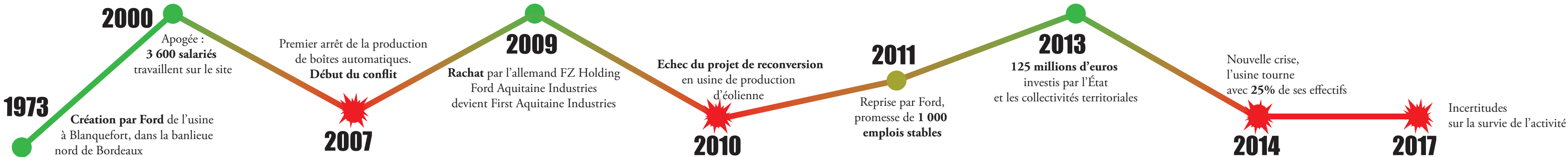
Pour répondre aux alertes des syndicats, le préfet Pierre Dartout a réuni les différentes collectivités concernées (Région, Département, Métropole, et la mairie de Blanquefort) afin d'adopter un plan de sortie de crise. Pascale Got, députée de Gironde, a demandé à Bercy d'organiser une rencontre avec les salariés de Ford Europe. Alain Juppé a, quant à lui, reçu les membres de l'intersyndicale vendredi 20 janvier. Une première étape pour les représentants syndicaux puisque deux rendez-vous ont été fixés : le 9 février à Bordeaux entre le Préfet et les élus ; le 20 février pour une rencontre avec le secrétaire d'État à l'Industrie Christophe Sirugue.

Le seul hic ? Les représentants syndicaux ne sont pour l'instant conviés à aucune des deux tables rondes. Gilles Lambersend n'a qu'un seul mot d'ordre : « On va demander à y être. S'ils refusent qu'on y soit, on sera forcés de s'inviter... ».

Laure GIUILY, Alexandre FOUCAULT, Kathleen FRANCK
@LGiully
@Alexfoucault
@KathleenFranck

Chronologie du conflit à l'usine Ford de Blanquefort

Le moral des ouvriers de cette usine est en dents de scie depuis quelques années. Entre espoirs et échecs, retour sur l'histoire du conflit social chez Ford.



Éric Sadin : “Les objets connectés veulent tout savoir de nous”

Les objets connectés, vous connaissez ? Montres, compteurs électriques, pots de fleurs, même les piscines ! Tous sont reliés à des plates-formes numériques qui stockent nos données. Dans son livre *La Silicolonisation du monde*, Éric Sadin, philosophe et penseur du monde numérique, dénonce le pouvoir de ces technologies qui tirent profit de notre quotidien... Jusqu’à contrôler notre vie de manière insidieuse.



© Photo : Éric Sadin / Montage : Lysiane Larbani

La Silicon Valley est le berceau des nouvelles technologies. Pourtant, il y a 50 ans à peine, la Californie était incarnée par Jimi Hendrix. Dans les années 1960, la contre-culture « flower power » envisageait de nouveaux modes d’existence individuelle, artistique, culturelle, relationnelle et politique. Trente ans plus tard, des petits génies entrepreneurs se sont faits les héritiers de cette dimension contre-culturelle en lançant la révolution informatique. Leur but : réaliser une « aspiration collective » de la société, même si je ne vois pas le rapport entre la lutte pour les droits civiques et le fait de taper sur une machine à écrire (*rires*). Pour résumer, ces entrepreneurs restaient des hippies dont le crédo était « continuons le rêve sixties, mais dans l’informatique ». Puis, très vite, l’industrie s’est saisie de ce monde-là. Nous sommes entrés dans l’ère de ce que j’appelle le technolibéralisme.

Le technolibéralisme, mélange des termes « technologie » et « libéral », n’est-il pas justement une atteinte à notre liberté ? Non, mais ce technolibéralisme façonne les cadres de notre société dans tous les secteurs : éducation, santé, commerce, à travers les objets connectés notamment. Le technolibéralisme, c’est le « not in my backyard » (« laissez-nous faire ce qu’on veut ») avec une volonté paradoxale de régir et d’orienter la vie de milliards d’individus par la technologie.

Par exemple, la nouvelle application *Money Alarm* nous fait perdre de l’argent si on ne se réveille pas au bout de 2 minutes... Elle est géniale cette appli ! On s’auto-contraint (*rires*). L’existence de ces applications montre à quel point le monde est imparfait et indique que les technologies actuelles vont racheter tous les défauts de la terre. Je lisais tout à l’heure un article économique du *Monde* sur une appli intitulée *Wistiki*, qui permet de retrouver ses objets perdus. Elle a été créée par trois jeunes frères qui cherchaient leur chat et ont décidé de mettre des puces sur tous les objets possibles. Le principe est donc toujours le même : tout commence par un défaut qu’il faut corriger. Uber en est le parfait exemple : « *Je suis à Paris, il n’y a pas de taxi à 2h du matin.* » Boom, le flash, il y a un manque, Uber est créé. En même temps, c’est terrible comme vision.

Quel est l’objet connecté le plus dangereux selon vous ? La télévision connectée ! Elle analyse nos conversations, c’est une véritable pénétration dans notre vie privée. Elle rappelle le télécran de George Orwell dans *1984*. Le but, c’est de faire du business de tout : une puce dans mon lit permet aux applications de quantifier mon sommeil, une puce dans ma chemise leur permet de connaître mon rapport à la mode. On passe à un nouveau stade du libéralisme : les objets connectés veulent tout savoir sur nous. Vous, je ne vous connais pas,

mais je pourrais tout savoir de vous grâce à ces systèmes.

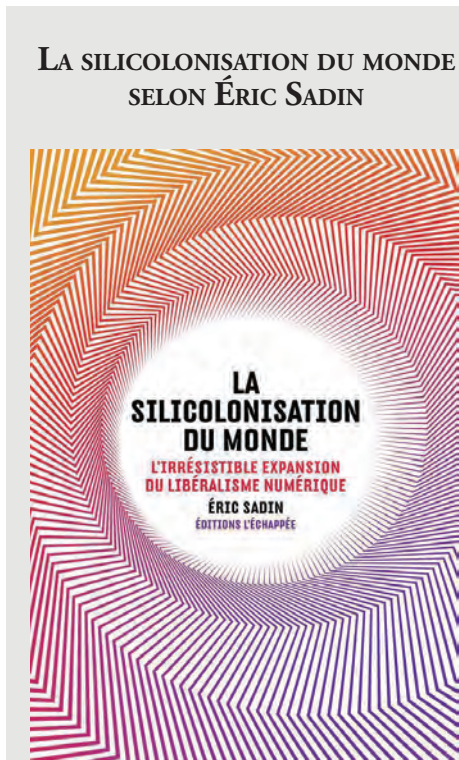
Mais ces objets connectés : porte-bibéron, bouilloire, piscine... ne sont-ils pas plus risibles que dangereux ?

J’ose espérer, mais les développements industriels sont très massifs. Pas un jour ne passe sans qu’il n’y ait pas de nouveaux projets et des investissements très importants dans le but de commercialiser ces objets. On peut rire de tout, mais il faut prendre très au sérieux la courbe ascendante qui se dessine. Elle est de plus en plus alarmante quant à l’extension des capteurs et la connaissance de nos comportements. Ces systèmes dictent notre action.

Vous vous revendiquez “auteur lanceur d’alerte”. Quels conseils donneriez-vous à nos lecteurs pour se prémunir contre l’invasion des nouvelles technologies ?

Il faut sortir de l’âge de la fascination, où l’on s’émerveille devant les progrès des inventions nouvelles. Certes, quelques applications sont utiles, mais voulons-nous vraiment être continuellement assistés par Siri ? Prenons de la distance critique et faisons prévaloir nos voix individuelles et collectives.

Propos recueillis par
Nérisa HÉMANI et Julie LASSALE
@nerissa_hmn @JulieLSlama



Dans son dernier ouvrage, Éric Sadin dénonce la façon dont le monde du tout-numérique s’immisce progressivement dans nos vies, dans le seul but d’en tirer profit. Les géants de la Silicon Valley : Facebook, Google et autres Amazon, sont à l’origine d’un capitalisme d’un nouveau genre. Une « industrie de la vie » qui, via les objets connectés et l’intelligence artificielle, cherche à corriger le moindre de nos défauts, combler nos manques, bref, à nous déposséder de toute spontanéité humaine. À l’aide de métaphores et de références philosophiques, Sadin dresse un portrait pessimiste de notre futur dans un monde ultra-connecté. Un véritable cri d’alarme pour que chacun à sa manière s’oppose à ce mouvement et se batte pour le respect de l’intégrité et de la dignité humaine.

Éric Sadin, *La Silicolonisation du monde : L’irrésistible expansion du libéralisme numérique*, L’Echappée, 17 €

“Voulons-nous être continuellement assistés par Siri ?”

Éclats de rire à la mosquée

C’est une première dans l’histoire du PAF : une série comique a été tournée la semaine dernière dans une mosquée de Bordeaux. Elle sera diffusée avant l’été sur France 2.

« Vis ma vie d’imam », c’est le principe de « Ramdam », le premier épisode d’un projet inédit tourné à la mosquée El Houda, dans le quartier des Capucins, à Bordeaux. La série, dont le nom est encore secret, sera diffusée avant l’été, le dimanche à partir de minuit dans l’émission *Histoires Courtes* sur France 2. Un premier épisode était mis en boîte la semaine dernière entre Bordeaux, Floirac et Mont-de-Marsan, avec une équipe de dix-huit techniciens et une trentaine de comédiens. Comme à son habitude, Zangro, le réalisateur, également directeur de la société *Bien ou bien Production*, a réuni un maximum de figurants originaires de la région. Son objectif : « Faire vivre un certain nombre de personnages, de Français musulmans, dans leur lieu de culte sur un ton simple, sans

culpabilité, peur ou misérabilisme ». Alors, pour coller au mieux à la réalité, Fouad Saanadi, le président du comité régional du culte musulman, a activement participé à l’écriture du scénario. « Il était là de A à Z, pour les costumes, la façon de parler, le comportement des fidèles », affirme Hassan Zahi, conseiller artistique du projet. À l’heure où l’islam radical envahit nombre de discours médiatiques, cette comédie inédite veut renverser la tendance. « Aujourd’hui, on veut que les gens se disent : il y a des musulmans à la télé mais ce n’est pas du radicalisme, c’est de l’humour. On ne demande pas de s’intéresser à l’islam, mais on veut décriper la vision qu’on en a et prouver que les musulmans sont capables d’autodérision ». Enthousiaste, la production de France 2 annonce déjà le tournage de trois autres volets de 26 minutes, toujours dans la région, et avec les mêmes personnages.

Par Nerissa HEMANI @nerissa_hmn



Des fidèles de la mosquée participent au tournage

© Jean-Michel Papazian

Trois questions à Lyes Salem

Acteur franco-algérien de 43 ans, Lyes Salem est également réalisateur. Dans « Ramdam » il joue Amine, l’imam de la mosquée.

Comment se glisse-t-on dans la peau d’un imam ?

J’ai appris quelques versets du Coran, j’ai discuté avec l’imam de la mosquée de Bordeaux et je me suis astreint à un long travail d’observation. L’imam, c’est un personnage qui n’est pas étranger à ma culture, donc je peux me laisser aller. Mais surtout, je ne voulais pas rester figé sur un stéréotype qu’on s’est tous construit.

Quel genre d’imam est Amine ?

Amine est un imam assez ouvert, surtout pas borné. Je ne parlais pas de modernité ou d’archaïsme parce qu’un homme religieux est toujours fidèle aux traditions. Pour les costumes, par exemple, on s’est inspirés du véritable imam de la mosquée de Bordeaux. Un costume, une veste de tailleur et surtout pas de barbe, parce que c’est pas la barbe qui fait l’imam !



© Jean-Michel Papazian

Une situation comique qui arrive à Amine ?

Il y a une fidèle, Kenza, qui est un peu perdue. Elle porte le tchador et elle n’arrête pas de draguer l’imam. Elle lui demande sans arrêt s’il ne veut pas aller prendre un café avec elle à la mosquée. Amine est quelqu’un qui lui fait du bien, qui l’apaise. Pour elle, tous les garçons ont des grosses barbes ou fument du shit. C’est un gimmick qui revient tout au long de l’épisode.

Hara Kiwi amuse Youtube

Le collectif de vidéastes bordelais fête sa première année d’existence sur Youtube. Une occasion pour les découvrir.

Si vous croisez dans Bordeaux un sosie de Donald Trump, un père Noël au chômage ou des lapins illuminatis, vous êtes sans doute au milieu d’un de leurs tournages. Voilà un peu plus d’un an que le collectif Hara Kiwi s’est lancé sur Youtube. Leur créneau : un humour absurde inspiré notamment de *Suricate* et *Saturday Night Live*. « Nous essayons d’éviter ce qui est parodique. Nous préférons créer une vidéo originale, non basée sur des faits réels », explique Sébastien Appéré, le réalisateur.

Ils ne sont que cinq, chacun avec des compétences différentes et complémentaires, pour écrire et produire un court-métrage toutes les deux semaines. Une prouesse, leurs productions étant réalisées bénévolement sur leur temps libre. « Nous ne gagnons pas d’argent avec les vidéos, car nous

refusons d’imposer de la publicité aux internautes. Toutefois, nous intervenons dans des écoles de la région pour former des jeunes à la création vidéo. C’est cet argent qui finance le matériel et la fabrication des films », poursuit Sébastien Appéré.

Le collectif s’est rencontré en 2013 lors des Kino Sessions, des rencontres entre amateurs de courts-métrages. Depuis, les cinq Bordelais ne se quittent plus. Ils travaillent déjà intensément sur leur prochaine vidéo où il sera question de barbares et de véganisme. Mais difficile d’en savoir plus, le secret est bien gardé.

Alexandre FOUCAULT
@alexfoucault

PS à Bordeaux : Une primaire qui rebat les cartes

Les résultats de la primaire citoyenne bousculent les vieux rapports de force au sein du PS bordelais, dont les cadres sont majoritairement pro-Valls et les électeurs de plus en plus tentés par la ligne Hamon.

« Les résultats, à ce stade, c'est même plus une victoire, c'est une branlée... » Inès, membre des « Jeunes avec Hamon », a du mal à contenir son enthousiasme à l'annonce des résultats du premier tour de la primaire à gauche. À Bordeaux, ce dimanche 22 janvier, les partisans de l'ancien ministre de l'Éducation nationale se réjouissent. D'autres visages, en revanche, font grise-mine à la fédération du Parti Socialiste. Doté d'un score insolent, Benoît Hamon fait table rase de quinze ans d'équilibre socialiste en Gironde. Le socialisme de gouvernement, rincé par le quinquennat Hollande, est menacé par sa jeune garde.

Dans la métropole, à l'issue du premier tour, Benoît Hamon l'emporte avec 46% des suffrages contre 26% pour Manuel Valls. Hamon empoche les quartiers populaires de la ville : 63% à Saint-Michel, 58% à Sainte-Croix, 52% à Nansouty. Au total, il remporte 19 des 21 bureaux de vote. « Pas vraiment une surprise », selon Sydney, soutien de l'ancien ministre. Voici donc les pro-Valls sur la défensive alors que se profilent à l'horizon des élections présidentielle et législative à haut risque. Le PS girondin peut-il basculer tout entier dans le camp Hamon à la veille de telles échéances ? « Sûrement pas », répondent en chœur les soutiens de Manuel Valls. « La politique de Hamon brasse du rêve. Mais avec ce programme, il peut faire tout au plus 5% à la présidentielle », estime Bertrand, secrétaire de la fédération PS à Bordeaux.

Ici, en Gironde, cette opinion est une sorte de mot d'ordre partagé par l'ensemble des ténors du parti. Le sénateur Alain Anziani, par exemple, refuse de voir dans la percée Hamon l'expression de « considérations locales ». Il ne faut pas le pousser beaucoup pour qu'il voie derrière la dynamique Hamon la main des frondeurs et des écologistes. D'ailleurs, à la liste des amis de Manuel Valls s'est rajouté un allié de poids, le président de la région, Alain Rousset. Sans oublier Michèle Delaunay, députée de Bordeaux, même si elle se garde de se positionner trop nettement dans le camp vallsiste pour le second tour.

Du coup, chez les frondeurs du PS girondin, on affiche un mépris explicite face aux attaques des pro-Valls. « Si les



Benoît Hamon a réuni 1 200 personnes lors de son meeting à Bordeaux au théâtre Femina.

parlementaires pensent que le projet de Benoît est utopiste, tant pis pour eux. C'est normal qu'un élu professionnel pense ça. Ils ont vu les gouvernements se succéder, la France s'enfoncer dans la crise et ils ne croient plus en une politique alternative », constate Sofiane Kherarfa, soutien de Benoît Hamon. « La gauche, ce sont tous ceux qui voteront en mai, pas des caciques dont les automatismes sont dépassés. On voit aussi la violence de l'appareil... C'est assez dingue de se faire prendre de haut comme ça par des gens censés prôner le rassemblement. »

Reste que même au sein de l'appareil PS, les fissures ressemblent de plus en plus à des crevasses. Matthieu Rouveyre, élu local très écouté à Bordeaux, colle au discours de son champion, et... c'est n'est pas Manuel Valls !

« Benoît Hamon s'est rapproché des réseaux UNEF et a labouré le terrain. C'est la première raison de son succès en Gironde. C'est un vrai travail de fond qui a fini par ramener du monde », explique Bruno Bezat, journaliste à Sud Ouest. « Bordeaux se trouve de plus en plus à gauche. Il ne s'agit pas de la gauche bobo centriste, mais d'une gauche qui pourrait voter Jean-Luc Mélenchon », conclut-il.

Parti miné par les fractures et par les clans, le PS se présentera donc aux échéances d'avril, mai et juin en ordre dispersé, emmené par un leader contesté de l'intérieur, quel qu'il soit. Pas la meilleure conjoncture pour se mettre en orbite autour de l'Élysée.

Lysiane LARBANI [@Lysianelrb](#)

Benoît Hamon : « Il est temps de changer de République »

Grand vainqueur du premier tour de la primaire de la gauche, Benoît Hamon avait tenu un meeting à Bordeaux trois jours plus tôt. *Imprimatur* l'a rencontré à cette occasion.

Propos recueillis par Alexandra JAMMET [@AlexandraJammet](#)

49,3 et amendements citoyens, collège citoyen au Sénat : une partie de votre programme vise à donner plus de pouvoir politique aux Français...

Je pense effectivement qu'aujourd'hui, nous souffrons d'un déficit de démocratie. D'une manière ou d'une autre, il faut, dans la fabrication de la loi, dans le contrôle de l'exécutif, donner des outils aux citoyens pour qu'ils puissent être partie prenante des décisions qui les concernent. Cela ne relève pas de simples formalités administratives comme les enquêtes publiques, mais bien d'un processus organisé. Le 49,3

citoyen, qui doit être encadré par des règles précises, fait partie de ce renouveau démocratique. Notre démocratie actuelle reste assez archaïque. Il est temps de passer à une forme de République qui fasse davantage confiance à nos concitoyens.

Redonner du pouvoir aux citoyens, c'est aussi leur redonner du pouvoir d'achat. Vous souhaitez pour cela instaurer un revenu universel. Que répondez-vous à ceux qui qualifient cette mesure de ruineuse ?

Depuis le début, j'ai dit que ça ne se mettrait pas en œuvre du jour

au lendemain. L'objectif, c'est 750 euros distribués à chacun. J'envisage une première étape, dès 2018, avec un RSA porté à 600 euros et un revenu universel du même montant distribué aux jeunes. Ensuite, on organisera une conférence citoyenne qui va fixer le montant réel du revenu universel, les allocations qu'il couvre, son financement, et de quelle manière on le généralise.

Lors du débat du 15 janvier dernier, vous déclariez : « Cessons de croire que l'un de nous concentre le génie de la République ». Vous ne croyez pas en l'homme providentiel ?

Il y a une forme d'immatrité dans le fait de croire qu'un seul d'entre nous soit la solution aux problèmes du monde.

La transformation sociale ne repose pas sur la vérité toute faite d'un responsable politique, qui, lors d'une élection, dit : « Ça y est, j'ai la solution ! ». Pour moi, le rôle du président de la République, c'est de montrer un cap, et de donner des clés : des clés fiscales, des clés budgétaires, mais aussi des clés démocratiques pour que les décisions soient prises.

Quand Penelope s'invite dans les retrouvailles Fillon/Juppé

C'est dit : les retrouvailles entre Alain Juppé et François Fillon devaient être exemplaires sous le ciel bleu de Bordeaux. C'était sans compter sans un certain article du *Canard Enchaîné*.

Ils se sont quittés en rivaux, ils se retrouvent en amis... dans un climat glacial du point de vue de la météo, et qui vire à l'orage avec la bombe « Pénélopegate » qui vient juste d'éclater. En cette fin janvier, c'est à Bordeaux que François Fillon et Alain Juppé choisissent d'enterrer la hache de guerre. Devant les journalistes, ils s'affichent motivés, rieurs, se tapent presque dans le dos. Un scénario à mille lieues du soir des résultats de la primaire de décembre. Les deux alliés se retrouvent d'abord sur le site de la société Thalès, équipementier militaire installé à Mérignac. Durant leur visite, ils s'installent dans un cockpit de simulateur de vol en hélicoptère. Aux commandes, à bord, François Fillon simule la panique : « On va se crasher dans les montagnes ! », ce à quoi Juppé répond : « Je te rappelle que je suis dans le même appareil ». Bref, l'heure est à la badinerie, en tout cas devant les journalistes.

Le calumet de la paix est finalement fumé à la Cité du Vin, en présence de Virginie Calmels, l'adjointe préférée du maire de Bordeaux, désormais soutien de François Fillon. À cette occasion, elle lance son mouvement politique, DroiteLib' : « Un mouvement ouvert, d'unité, associé aux Républicains, qui rassemble. ». On lit entre les lignes : il s'agit de bâtir un projet politique autour de la personne de Fillon. Cette journée devait être une opération de communication réussie, réglée comme du papier à musique. Et c'est raté ! Le scénario des belles retrouvailles est flingué en direct par les révélations publiées le matin même par le *Canard Enchaîné*. L'épouse de Fillon se retrouve impliquée dans une affaire d'emploi fictif : une tuile pour le candidat de la probité auto-proclamée. Il reste à tenter de ramasser les morceaux. « Notre primaire s'est déroulée sans encombre et nos résultats ont été incontestables », risque à tout hasard le maire de Bordeaux.

« Le climat général est à la destruction des uns et des autres... Je crois au contraire qu'il faut être réuni pour construire », relativise Virginie Calmels, que l'explosion du scandale prive de toute visibilité. Dans ce climat de tension soudaine, Alain Juppé assure son « soutien plein



François Fillon et Alain Juppé lors d'un déjeuner à la table bordelaise La Tupina

et entier » à François Fillon. Il confirme, face à son informé collègue, qu'il « faut toujours soutenir les amis dans la tourmente ». On peut imaginer que, bien au fond, il ne boude pas son plaisir. Ainsi, la droite unie a pu

montrer à Bordeaux sa solidarité face à une gauche tirailée. Une solidarité bricolée dans l'urgence de la tourmente.

Lysiane LARBANI [@Lysianelrb](#)

La ville rêvée d'Alain Juppé

Le maire de Bordeaux esquisse une ville débarrassée de ses miasmes polluants devant un parterre de sommités. Au même moment, Bordeaux étouffe sous les particules fines. Drôle de coïncidence.

Ce 24 janvier, le maire de Bordeaux, Alain Juppé, est l'invité des Assises Européenne de la Transition Énergétique. « Notre ambition est de devenir l'une des premières métropoles à énergie positive à l'horizon 2050 », déclare-t-il devant un auditoire attentif. Ironie de la situation prêterait presque à sourire, si elle n'était pas aussi grave. Pendant que quelque 3400 élus locaux et membres du secteur énergétique débattent autour de la transition écologique, le pic de pollution qui sévit depuis plusieurs jours atteint des sommets au-dessus de la capitale girondine. En ce mardi de janvier, l'alerte est lancée. Selon l'observatoire local de la qualité de l'air, le niveau maximal de pollution est atteint. La circulation sur la rocade est immédiatement limitée à 70 km/h. Alain Juppé poursuit néanmoins son discours. « Il nous faut passer d'un modèle de surconsommation des ressources, qui fragilise l'environnement et notre santé, à un modèle

raisonné, vertueux, basé sur la circularité. Ce n'est pas la voie de la facilité, mais je suis persuadé que c'est la voix de la raison, et peut-être aussi, la voix du cœur ». Une déclaration presque touchante de l'ex-candidat aux primaires de la droite, dont le programme prônait le maintien du nucléaire en France. Alors que les pics de pollution se font de plus en plus fréquents en Gironde, la circulation alternée et les vignettes Crit'Air ne sont toujours pas adoptées pour les véhicules polluants. Pourtant, en 2014, la Communauté Urbaine de Bordeaux avait imposé temporairement la gratuité des transports en commun à l'occasion d'épisodes de pollution de niveau 1 et 2. Cette décision incitait les Bordelais à prendre le tramway ou le bus, plutôt que la voiture. Aujourd'hui, bien que le niveau maximal soit atteint, la mesure n'est pas mise en place. Selon le service de transport de la métropole, cette décision a eu un coût trop important

et peu d'effet sur la réduction des émissions polluantes. Alors qu'un nouveau Plan Climat est actuellement à l'étude, les dispositifs d'urgence se font attendre. Pourtant, en tant que lauréate de l'appel à projet « Ville respirable en 5 ans », la métropole bordelaise bénéficie d'un soutien financier de l'État pour mettre en œuvre des « mesures exemplaires pour la reconquête de la qualité de l'air ». Tout comme vingt-quatre autres villes françaises, elle s'est engagée, en 2015, à garantir un environnement plus sain à ses habitants dans un délai de cinq ans. Espérons que d'ici-là, Alain Juppé cessera de brasser de l'air.

Alexandra JAMMET [@AlexandraJammet](#)

Bergerac, le Tour à tout prix

La Grande Boucle est de retour à Bergerac. La ville accueillera l'énorme machine qu'est le Tour le 9 juillet prochain. Une superbe opportunité pour cette ville du sud de la Dordogne.



26 juillet 2014 – Le maire de Bergerac, Daniel Garrigue (à gauche), avait donné le départ du contre-la-montre Bergerac - Périgueux. La veille, la ville avait accueilli l'arrivée de l'étape en provenance de Maubourguet Val d'Adour.

Ils n'ont pas hésité. Quand Daniel Garrigue, le maire de Bergerac et Christian Bordenave, son adjoint en charge de l'urbanisme, ont su que le Tour de France pouvait faire étape dans leur ville, ils ont rapidement conclu l'accord avec Amaury Sport Organisation. « C'est un événement tellement positif pour la région qu'il était évident pour nous qu'il n'y avait qu'une réponse possible, confie l'édile. Les communes, les collectivités ont aujourd'hui des contraintes financières assez difficiles. Mais le Tour, c'est un investissement avec un retour exceptionnel ». Quand on sait que la course est retransmise en direct sur 80 chaînes de télé dans 60 pays, on comprend vite les enjeux en termes d'exposition médiatique.

Mais ce sont aussi bien sûr les retombées économiques qui donnent le sourire aux élus. Environ 30 000 personnes devraient en effet venir voir l'arrivée de la 10^e étape à Bergerac. Autant de monde qui, sur place, consomme, séjourne, fait fonctionner les commerces et donc crée une activité économique importante. « Les retombées à terme sont très significatives », assure le maire, même s'il estime difficile de les chiffrer.

Par ailleurs, Daniel Garrigue n'hésite pas à souligner l'activité de l'aéroport de Bergerac qui devrait bénéficier de l'engouement croissant des Anglais pour le Tour. La plupart des compagnies low-cost de l'aéroport sont, ici, plutôt tournées vers la Grande-Bretagne. « Avec le poids qu'ont aujourd'hui les coureurs anglais dans le Tour de France, il s'agit d'un élément qui entretient ce flux de visiteurs britanniques. » Les performances récentes de Bradley Wiggins ou Christopher Froome n'y sont effectivement pas étrangères.

UN COÛT TOTAL DE 100 000 €

La venue du Tour coûtera 100 000 € à Bergerac. « C'est un budget prévisionnel, il se peut que ce soit plus ou moins élevé », précise Cécile Vettoruzzo, la directrice générale

adjointe Vie de la Cité en charge du dossier. « On est dans un contexte budgétaire serré mais dans l'absolu, honnêtement, ce n'est pas une somme considérable », admet Daniel Garrigue. Parmi le coût total, le prix du ticket d'entrée à ASO, l'organisateur du Tour, s'élève à 54 000 € pour Bergerac. La partie du budget restante (46 000 €) sera consacrée à tous les investissements notamment en termes d'organisation et de décoration.

“Le Tour, c'est un investissement avec un retour exceptionnel”

Daniel Garrigue, maire de Bergerac

La location des barrières devrait être la dépense la plus importante (environ 10 000 €) pour la ville qui est en charge du barriérage de l'avant-dernier kilomètre. « Mais ça sera sûrement moins de 10 000 €. On a estimé un peu plus que ce qu'on pense réellement pour ne pas avoir de mauvaises surprises », confie Cécile Vettoruzzo. En matière de communication, 7 500 € seront déboursés par Bergerac pour qui le Tour apparaît comme « une vitrine exceptionnelle dans le monde entier ». Les repas de l'ensemble des agents municipaux, journalistes, organisateurs et élus seront aussi pris en charge par la municipalité à hauteur de 7 000 €.

Enfin, parmi les dépenses les plus significatives, 6 000 € seront nécessaires à la réalisation du nouveau logo de la ville qui sera peint sur le toit du hall Raoul Géraud, qu'on appelle ici « le Parapluie », et qui se trouve à proximité de la ligne d'arrivée

prévue. A l'échelle du département, le prix du ticket d'entrée ASO s'élève à 360 000 €.

HÔTELS RÉQUISITIONNÉS

Des dépenses toutefois rapidement compensées notamment par l'argent réinjecté dans les nuits d'hôtel que requière ASO quotidiennement. « On a besoin d'environ 2 000 lits tous les jours », lâche Stéphane Boury, commissaire général d'ASO en

charge des arrivées. A raison d'« à peu près 100 euros par personne minimum », l'organisation du Tour dépense en moyenne chaque jour 220 000 € pour loger équipes et officiels. Quand on sait que tout ce monde passera trois nuits en Dordogne (du 9 juillet au 11 juillet), on vous laisse faire le calcul... Pratiquement tous les hôtels de Bergerac et alentours sont donc réquisitionnés. « C'est la première action que font les organisateurs : dès l'instant où ils savent que le tracé est terminé, ils bloquent tous les hôtels. La liste des réservations est extraordinaire », indique Christian Bordenave.

Ainsi, après avoir accueilli les équipes Sky et BMC lors du passage du Tour à Bergerac en 2014, les 40 chambres de l'Inter Hotel de Bordeaux sont de nouveau réservées. « ASO avait posé une option dès juillet 2016 », racontent Jean-Philippe et Alexandra Manant, les propriétaires qui, à l'instar de leurs confrères, augmentent « un peu les prix » pour l'occasion.

Après un transfert en avion depuis Chambéry le 9 juillet en soirée, ce sera jour de repos pour les coureurs le lendemain. « Là aussi, on va faire tourner l'économie locale parce qu'on va affréter des bus à l'arrivée à Bergerac et Périgueux pour les coureurs et leur staff. Parce que les bus des équipes seront partis de Chambéry et ne seront pas encore arrivés sur place dimanche soir », complète Stéphane Boury.

Après une expérience concluante en 2014, Daniel Garrigue voudra faire aussi bien qu'il y a trois ans. Simplement, il espère « que les conditions atmosphériques seront meilleures ! ». Un facteur qui n'a pas de prix.

Corentin FOUCHARD [@Fouchiili](#)

“Consommer le territoire”

Justine Nioche est consultante chez ProTourisme Paris. D'après deux études réalisées à Metz en 2012 et à Saint-Étienne en 2014 par le cabinet, elle détaille l'impact économique qu'engendre le Tour de France pour une ville étape.

Que rapporte le passage du Tour de France lorsqu'une ville comme Bergerac accueille l'arrivée d'une étape ?

On observe un ratio en général de 50 centimes de valeur ajoutée. C'est-à-dire que pour 1 € investi, le passage du Tour rapporte environ 1,50 € à la collectivité organisatrice. Globalement, le centre des villes étape bénéficie davantage de ces retombées, avec des ratios qui peuvent atteindre 2 € générés pour 1 € dépensé.

Qui sont les bénéficiaires qui profitent le plus de ces retombées économiques ?

Cela dépend de la situation. Pour une arrivée ou un départ, les restaurants enregistrent la plus forte hausse de fréquentation. La plupart des spectateurs viennent pour la journée et sont donc moins demandeurs de chambres d'hôtel. Dans le cas où une ville accueille l'arrivée et le départ du Tour, les hôteliers sont les grands bénéficiaires : ils accueillent non seulement les touristes venus assister à l'arrivée et au départ, mais aussi les coureurs et ceux qui les accompagnent. En revanche, les sites touristiques ou culturels alentours profitent peu de l'apport de visiteurs.

Y a-t-il des conditions à réunir absolument pour que l'argent investi par les communes soit rentable ?

Il vaut mieux que l'arrivée, ou le départ, se situe le plus possible en centre-ville, pour optimiser les retombées et inciter les spectateurs à « consommer le territoire ». Globalement, le côté festif est attractif : organiser des animations à proximité du parcours permet de prolonger la visite des spectateurs et donc de générer davantage de rentrées pour les commerces et le tissu économique local en général.

Propos recueillis par Corentin FOUCHARD [@Fouchiili](#)

Bergerac prêt à renverser l'ogre lensois

Le champagne est déjà au frais dans la maison des supporters. Le club de Bergerac accueille ce mardi 31 janvier l'un des clubs les plus réputés de l'histoire du football français, le Racing Club de Lens. Pourtant, l'un des petits Poucet de la compétition croit en ses chances. Notamment Jérôme Perinot, l'homme à tout faire du club et président du kop des *Dragons Bergeracois*. Ce supporter de la première heure attend 5 000 personnes en tribunes, contre 1000 habituellement, les jours de grandes affluences. Tous les curieux seront au rendez-vous, soit un cinquième de la ville.

L'entraîneur de Bergerac, Fabien Pujol, ne prend pas le match à la légère, et croit en un exploit de ses joueurs. « On peut les taper, on peut faire 1-0 ». Pour l'instant, il gère la concentration de son équipe : « Pour mes joueurs, c'est un coup de projecteur ». Retransmise en direct à la télévision, la partie devrait attirer le regard des dénicheurs de talent. La pression médiatique plane sur la cohésion du groupe et le coach veut absolument éviter que ses garçons « s'enflamment et perdent leur sang-froid ». Au sein du vestiaire, la prudence reste de mise. Les colossales primes promises au club en cas de victoire sont un atout supplémentaire pour pousser ces joueurs à s'arracher sur le terrain. « Pour eux, cette prime de match, c'est l'équivalent d'un mois de salaire. De quoi payer leurs vacances », ajoute Fabien Pujol.

“On peut les taper, on peut faire 1-0”

Fabien Pujol, entraîneur de Bergerac

Les chris ne débarqueront pas seuls dans le sud-ouest de la France. Près de 20 bus surchauffés devraient débarquer en Dordogne. Qu'importe, pour Jérôme Perinot, c'est le spectacle qui compte. Armé de son tambour, ce fidèle supporter espère bien donner le rythme du « match le plus important de l'année ».

On se souvient des amateurs de Calais en 2000 qui avaient fait sensation en atteignant la grande finale de la Coupe de France. Comme tout Bergerac, Jérôme Perinot se met à rêver : « On n'est qu'à quatre matchs du Stade de France. Tout est possible, c'est la magie de la Coupe ».

Jules LONCHAMPT [@j_lonchampt](#)

“Les jeunes étaient livrés à eux-mêmes”

Vainqueur de la Coupe de France 1997 avec l'OGC Nice, Louis Gomis a également porté les couleurs girondines pendant deux ans. A 45 ans, l'ex-défenseur est aujourd'hui responsable technique des jeunes du Stade Bordelais. Il nous éclaire sur l'importance de la formation dans le projet du club.

Stade Bordelais : dans l'ombre des Girondins

En pôle pour retrouver la CFA la saison prochaine, le Stade Bordelais souffre d'un véritable manque de ferveur autour de son équipe. La faute sans doute à un mastodonte du football qui n'est autre que le FC Girondins de Bordeaux. Pour avancer, le club de CFA2 mise désormais tout sur la formation.



Les jeunes du Stade Bordelais se forment à l'ombre du Matmut, stade des Girondins.

Le stade Sainte-Germaine sonne incroyablement creux ce samedi 14 janvier. L'enceinte, capable de réceptionner 4 752 spectateurs, est bien loin du compte. Ce soir-là, seule une petite centaine de supporters se sont déplacés au Bouscat, commune limitrophe de Bordeaux. Sur le terrain pourtant, le Stade Bordelais, tunique noire et blanche, n'a pas grand-chose à se reprocher. Victorieuse de Pau (1-0), l'équipe fanion du club reprend même la tête de sa poule de CFA2 (5^e division du football français).

Cela dit, le manque de ferveur autour du club n'étonne plus grand monde chez les Stadistes. Du haut de ses 71 ans, Jacques Goueydes, ancien vice-président de la section foot et toujours fidèle supporter des Lions, ne dira pas le contraire. « C'est vrai qu'en général, il n'y a pas foule à Sainte-Germaine. Mais nous, on est 4 ou 5 anciens à systématiquement aller voir jouer l'équipe première. Et je dois dire que je préfère parfois voir le Stade, plutôt que les Girondins ».

Un raisonnement loin d'être majoritaire chez les Bordelais, les Marine et Blanc étant

le club de foot vitrine de la région. Le Stade Bordelais, lui, deuxième club de la ville, pâtit incontestablement de cette sous-exposition. Certains habitants ne soupçonnent même pas son existence. L'Histoire, pourtant, aurait pu être bien différente.

QUAND LE STADE AFFRONTAIT BARCELONE

Créée en 1894, la section football du Stade Bordelais émerge bien avant celle des Girondins. Selon Jean-Paul Callède, chercheur au CNRS, le club au scapulaire aurait attendu « entre 1905 et 1910 » pour se constituer une section de ballon rond. Dans l'un de ses livres (*Du Stade Bordelais au S.B.U.C. 1889-1939*), le chercheur est catégorique ; à l'époque, c'est le Stade qui est « le meilleur club de la région ». Une période où les Stadistes affrontent deux fois le grand Barcelone en deux ans (deux défaites sur le score de 4-2). Mais vingt ans plus tard, un réel tournant va s'opérer.

En 1932, à l'heure de la professionnalisation du football, le Stade Bordelais refuse de se lancer. Cinq ans plus tard, les Girondins, eux, sautent le pas. « Les deux clubs se sont

sorte que le travail technique corresponde au projet de formation mis en place par le club. Le but c'est que les gamins puissent passer d'une catégorie à une autre avec le moins de difficultés possibles.

Pour mener ces jeunes jusqu'à l'équipe phare du club, à terme... C'est ça le projet ?

Bien sûr. Le projet c'est que nos meilleurs jeunes finissent par intégrer l'équipe première. Après, si certains peuvent aller voir plus haut, c'est tant mieux. Mais ça se joue à rien... Un joueur qui a des qualités moyennes mais qui a un gros mental a peut-être plus de chance de réussir qu'un enfant surdoué qui n'a pas l'envie nécessaire. En tout cas, on s'interdit de dire à un jeune qu'il n'y arrivera jamais.

Propos recueillis par Kévin GAIGNOUX. [@kggnx](#)

tout simplement spécialisés. Les Marine et Blanc ont choisi le football alors que du côté Stadiste, l'accent a été mis sur le rugby », explique M. Callède. Un fait historique qui va progressivement inverser le rapport de force entre les deux clubs de foot.

LA FORMATION POUR GRAVER LES ÉCHELONS

Aujourd'hui, en effet, difficile de ne pas connaître les Girondins. Le Stade Bordelais, lui, se définit désormais comme un « club centenaire au service des jeunes » sur internet. Depuis quelques années maintenant, le projet est effectivement de se recentrer sur la formation. « On a voulu restructurer le club au niveau des éducateurs », raconte Rudy Dambon, le co-président. C'est ainsi que des anciens joueurs pros des Girondins tels que Lilian Laslandes ou Louis Gomis se sont retrouvés au cœur du projet du club amateur. « Noire trop premier, c'est la formation. Mais parallèlement à cela, il faut que l'équipe soit à un niveau intéressant. A la fois pour capter un peu plus d'exposition médiatique et surtout pour donner un objectif aux jeunes », précise M. Dambon.

D'autant plus que si un jeune du Stade Bordelais se révèle trop talentueux pour évoluer dans l'équipe première des Lions, il existe un accord pour que celui-ci soit redirigé vers les Girondins. En contrepartie, le président Jean-Louis Triaud « qui a joué au rugby au Stade à une époque, nous apporte une aide financière », explique M. Dambon. Preuve que les relations sont plutôt bonnes entre les deux clubs. Le co-président Stadiste désire même tisser un lien plus fort avec les Marine et Blanc. « D'ici cinq ans, ce serait bien de monter en National (ndlr : 3^e division), pour que les Girondins puissent nous prêter des joueurs qu'ils n'ont aucun intérêt à prêter à un club de CFA2 ». Pas forcément de quoi s'émanciper de l'ombre Marine et Blanche finalement...

Kévin GAIGNOUX [@kggnx](#)



Louis Gomis

Sous les pavés, le rock

Bordeaux est manifestement un vivier rock inépuisable et la treizième édition du festival Bordeaux Rock en est la preuve.

Gimme Danger

Ce n'est pas un hasard si les groupes bordelais des années 80 étaient surnommés les « ST ». Strychnine, Standards, Stagiaires, S.T.O... Il y avait bel et bien du Stooges là-dessous. Ce n'est pas non plus un hasard si Gimme Danger, le documentaire consacré à la bande d'Iggy Pop, était projeté en ouverture de la 13e édition de Bordeaux Rock. Tout droit débarqués des zones industrielles du Michigan en 1969, James Osterberg, alias Iggy Pop, et ses trois Stooges font figure d'ovnis dans l'histoire du rock. Arrivés trop tard pour être garage, trop tôt pour être punk, les Stooges, uniques en leur genre, étaient donc prédestinés à faire mal. Sauvages, transgressifs, incorruptibles et incandescents, ils restent aujourd'hui l'un des groupes les plus influents de la toute fin des années soixante. Ce n'est donc pas un hasard si le cinéma Utopia faisait salle comble mercredi soir pour l'avant-première de ce docu réalisé par Jim Jarmusch, le cinéaste New-yorkais à qui l'on doit, entre autres, Dead Man et Stranger Than Paradise. Les 120 minutes d'entretiens, de témoignages, d'images d'archives, de tournées et de concerts filmés en super 8 ont conquis l'auditoire. En deux heures, Jim Jarmusch semble remporter son pari, celui de rallier le public à sa cause en démontrant que les Stooges sont, d'après-lui, « le plus grand groupe de rock'n'roll de tous les temps ».

Sortie en salles le 1er février 2017



The Wylde Tryffles fait entrer le garage dans la cave du Wunderbar.

© Valentin Gény

Une soirée, vingt et un groupes, huit bars répar-tis au cœur du quartier Saint-Michel, le traditionnel « Rock en ville » illustre parfaitement la vitalité de la scène bordelaise. Tout en faisant venir des récents poids-lourds comme Eagulls, cinq british venu déverser leur rage glaciale post-punk dans les calles de l'Iboat et Rendez-Vous, la nouvelle coqueluche de la coldwave française, le festival n'oublie pas pour autant sa raison d'être : promouvoir les groupes locaux et ce, dans les caves de la ville, lieux aussi emblématiques qu'indépendants.

TH DA FREAK, L'ESPOIR LO-FI HEXAGONAL

Saint-Michel est en ébullition ce jeudi soir. Le quartier est entièrement bouclé. Armés chacun d'une six cordes, d'une paire de pédales d'effets reliée aux amplis et d'une section rythmique – basse et batterie –, les malfaiteurs retiennent le public en otage. L'un des plus coriaces est retranché avec ses compères dans la cave du Chicho. L'individu recherché serait connu sous le nom de scène Th Da Freak. Sa spécialité ? L'indie rock lo-fi aux relents grunge et shoegaze. Pour Aymeric Monséguir, l'un des organisateurs de Bordeaux Rock, le jeune homme, âgé seulement d'une vingtaine d'années, est à placer sous haute-surveillance. Son album « The Freak », publié sur le site bandcamp en mai 2015, commence à faire grand bruit. Tous les regards sont alors tournés vers son géniteur, celui en qui réside le nouvel espoir du lo-fi hexagonal. Casquette visée sur la tête, chemise à carreaux à la Cobain, pédale de distorsion et de vibrato sous les semelles – une Behringer « achetée vingt balles » –, Th da Freak déroule son plan comme prévu. Parmi les otages, tous n'en ressortiront pas indemnes.

UN UNDERGROUND LOCAL

Le Wunderbar, El Chicho, le Void – l'ex-Heretic pour les vieux de la vieille –... Le choix de ces caves n'est pas dû au hasard. Toutes font partie de l'héritage rock bordelais et continuent d'entretenir la légende. « Avec l'Antidote et le Café pompier, ce sont LES caves de Bordeaux », explique Th da Freak. « Si tu veux vraiment rentrer dans la scène rock, il faut aller dans ces endroits là. C'est ici que tu trouveras le vrai rock et pas dans les salles comme la Rock School Barbey ou autre ». Les caves donc. À l'ère des idées préconçues, des raccourcis en tout genre et des mots clés en vogue-tu, en voilà, il semble que l'utilisation littérale du terme « underground » ait encore du sens à Bordeaux.

THE WYLDE TRYFFLES, GARAGE-FUZZ FLAMBOYANT

A quelques pas de la porte de Bourgogne, les Wylde Tryffles tabassent l'auditoire du Wunderbar à l'aide d'un garage-fuzz flamboyant. Porté par les rugissements de sa comparse Lubna Bangs, Francy Fuzz dégaîne sa Vox Startstream douze cordes afin de liquider les derniers récalcitrants. Pour cet enfant des Sonics et des 13th Floors Elevators, les caves bordelaises sont une véritable institution. « Prends l'exemple des Magnetix ou de J.C Satàn, qui sont aujourd'hui un maillon hyper important du rock garage français. Avant de faire les premières parties d'artistes renommés, de faire des scènes de 1000 personnes ou de tourner à l'étranger, en Chine, au Japon, ils ont écumé les bars de la ville. La démarche de Bordeaux Rock et sa soirée « Rock en ville » prouvent que les caves sont essentielles dans l'éclosion des groupes bordelais. Elles leur offrent de bonnes conditions ».

JOUER COLLECTIF

Pour exister et se faire entendre, la scène bordelaise s'organise autour des caves et se la joue collectif. Organisation de concerts, autopromotion des groupes, la solidarité intra-scène s'articule autour d'un réseau underground composé de collectifs et assos diverses qui tracent leur route. En septembre 2015, Th Da Freak et quelques potes se regroupent au sein de Flippin' Freaks. Avec une ligne artistique axée noise-pop et années 1990, les jeunes gaillards entendent bien promouvoir leurs formations respectives telles que Mellow Pillow, SIZ ou encore Flanagan et invitent d'autres groupes de Bordeaux et d'ailleurs dans les caves du quartier de Saint-Michel.

« Il y a un réseau intra-collectif autour de toutes ces caves, on se connaît à peu près tous. Il n'y a pas de compex' entre nous, on a juste envie de faire des concerts ensemble, d'organiser des soirées », assure le jeune musicien.

« LE GARS DE L'UNDERGROUND »

Et ce ne sont pas les soirées qui manquent. Du 9 au 12 février prochain, les bas-fonds du Void seront le théâtre du Soupeur Winter Fest, créé par Arthur Über Alles, bassiste du trio synth-punk Videodrome. Organisateur de soirées avec le collectif Vive la piraterie, tête pensante du fanzine garage-punk Soupeur, DJ à ses heures perdues, le bonhomme a la réputation d'être « LE gars de l'underground à Bordeaux ». De quoi dissiper toutes les craintes avant d'entamer une descente six pieds sous terre le mois prochain.

Valentin GÉNY [@ValentinGny](#)

Ce que veulent les femmes... selon les hommes

A l'ère de la séduction virtuelle, la drague de rue n'a pas disparu. Un site nommé « Cette fois-ci : la grande école de la séduction » vient d'être lancé à Bordeaux. Le principe : deux coachs donnent des conseils aux hommes sur la manière d'aborder une femme. Un peu trop masculin peut-être ?

Il est 19 heures, il fait nuit noire devant le Grand Théâtre de Bordeaux. Face au fourmillement de la place, Guillaume, 22 ans, observe, statique. Cela fait quelques mois qu'il vit ici. Il ne connaît personne. Il remarque une fille : grande, brune, fine, élégante, tout ce qu'il aime. Malgré son manque de confiance en lui, il décide de l'aborder et s'approche d'un pas décidé. En une fraction de seconde, un homme au regard bleu dégaîne plus vite que lui, interpelle la demoiselle, la fait rire. Interloqué, Guillaume confie à l'inconnu : « Tu m'as bien eu sur ce coup ! ». Et l'autre de répondre : « Hé bien, va en voir une autre ! ». Il pointe du doigt une fille au hasard : « Elle, dis-lui que t'adores son style ! »

Guillaume s'exécute, la jeune femme sourit, réceptive. Pendant trois minutes, l'échange est agréable. « Ça n'a l'air de rien, mais ça me fait toujours plaisir de parler à une inconnue sans qu'il y ait de temps morts. J'ai l'impression d'avoir franchi un cap », raconte-t-il à ce nouveau gourou qui l'observe de loin. Les deux hommes font connaissance : même âge, même taille, même envie de séduire. Une seule différence : l'un sait « parler aux femmes », l'autre moins. En fait, Guillaume s'adresse à Geoffrey, l'expert en séduction de Bordeaux et fondateur du site « Cette fois-ci : La grande école de la séduction ».

LES FILLES, CES GRANDES ABSENTES

« L'école » est, en réalité, une entreprise de coaching en séduction dont les prix varient : 250 euros pour une formation individuelle de deux jours, et jusqu'à 1200 euros pour 4 mois de « cours ». La promesse : « devenir une meilleure version de vous-même », peut-on lire sur le site. On

y retrouve des conseils pour être un parfait gentleman : « le gentil garçon n'est pas séduisant » ou encore « vos compliments doivent être rares car tout ce qui est rare a de la valeur ». Des présents de vérité générale à manier avec précaution. En effet, n'aurait-il pas été plus pertinent que des notes sur les attentes féminines soient écrites ... par des femmes ? « Avec une coach j'aurais sûrement été moins à l'aise », déclare Guillaume. Tant mieux, ici l'ambiance est masculine : l'entreprise est créée par des hommes, pour des hommes, chez des hommes. En effet, dans deux semaines, Guillaume se fera « coacher » dans l'appartement de Geoffrey pour tout un week-end. La formation sera gratuite : l'heure n'est pas au paiement, l'entreprise est trop jeune. Geoffrey se contente de démarcher dans la rue ses élèves-cobayes.

« N'AI PAS PEUR DE TE PRENDRE UN RÂTEAU »

Le jour J arrive. C'est l'heure de la « théorie ». Apprendre à sourire, à poser sa voix, à être avenant. Savoir improviser pendant deux minutes sur n'importe quel sujet : une bouteille de soda, la couleur d'un manteau, un poulet rôti... « Aie toujours une intonation descendante : la forme est plus importante que le fond ! N'aie pas peur de te prendre un râteau », enjoint Geoffrey à Guillaume.

Des conseils, en somme, que n'importe quel ami aurait pu donner à l'élève. « En réalité, les copains nous ménagent trop. Le coach nous tire vers le haut et nous sort de notre zone de confort », témoigne Laurent, 38 ans, lui aussi entraîné par Geoffrey. Le futur quarantenaire fait fi de l'écart d'âge avec son cadet, et estime que Geoffrey n'est pas coach par hasard. « On sent qu'il s'est pris des râteaux lui aussi ! », plaisante-t-il.



© Julie Lassale

« Je savais jouer du piano. Je savais séduire. J'ai choisi la séduction », dit Geoffrey, en enlevant ses lunettes.

SANS ALCOOL LA FÊTE EST PLUS MOLLE

Après deux heures de théorie, Guillaume est prêt à mettre en pratique les conseils de séduction. Une fille fait son jogging ? Il court avec elle. Une fille mange un gâteau sur un banc ? Il lui demande un morceau. Parfois, cela se solde par des sourires. D'autres fois, par des « désolée j'ai un tram à prendre », alors même que le train vient de passer. Trente filles abordées plus tard, Guillaume reprend confiance en lui. Le soir, interdiction de boire de l'alcool, trop désinhibant. Il faut s'intégrer à un groupe sans passer par la case TGV (Tequila Gin Vodka). Geoffrey observe

Guillaume s'approcher de deux jolies filles à 22h45. 23h45, la conversation se termine enfin, le jeune homme est ravi. Les trois minutes d'il y a deux semaines se sont transformées en soixante. « Le but, c'est de passer un bon moment, pas d'avoir un numéro à tout prix », explique Guillaume. Mais le but est surtout expérimental. Geoffrey est accompagné d'un caméraman qui filme les élèves en action, puis les visages sont floutés et postés sur la page Facebook de « L'Ecole de la séduction ». Désormais, l'ultime combat de Geoffrey le séducteur sera de... séduire des clients.

Julie LASSALE
[@JulieLStama](#)

Sexisme à Bordeaux : « Il y a urgence »

La « Women's march » a rassemblé récemment près de 300 personnes à Bordeaux pour protester contre les comportements sexistes. La nouvelle antenne « Stop Harcèlement de Rue » s'empare de ce problème de société.



Clémentine Suter, co-fondatrice de SDHR



Emma Gaubert, étudiante en Sciences-Po

« Trump is a pig ». Ce slogan un peu facile sert de mot d'ordre à la manifestation organisée par les militantes de la Women's march. Emma Gaubert, étudiante à Sciences Po Bordeaux, fait partie de l'organisation : « Je marche contre tout ce que Trump représente et particulièrement contre ses propos orduriers sur les femmes », souffle-t-elle. C'est la première fois qu'elle bat le pavé et elle confie avoir ressenti le besoin de faire partie de la manif'. « Ce n'est pas acceptable de voir le retour des idées misogynes et racistes en Occident aujourd'hui », dit-elle. Selon elle, les problématiques liées au sexisme ne peuvent se résoudre du jour au lendemain sans sensibilisation. « L'élection de Trump est la voie ouverte au sexisme et à la xénophobie. C'est très important de montrer, même ici à Bordeaux, qu'on n'accepte pas ça. »

Clémentine Suter, l'une des six cofondatrices de l'association « Stop Harcèlement de Rue Bordeaux », ne participe pas à la manifestation. Cependant, elle se retrouve dans

ce combat : « Notre action principale est de sensibiliser les gens à ce type de problèmes ». L'antenne bordelaise de l'association a ouvert sa page Facebook le 23 janvier dernier. « Et on travaille sur un petit fascicule qui recensera quelques types de harcèlements, pour informer les femmes de leurs droits, pour les orienter et pour leur apporter notre soutien. » A terme, l'association veut créer une cellule de veille et organiser des rassemblements de sensibilisation et d'écoute à la Halle des Douves, dans le quartier des Capucins.

Il faut dire qu'il y a urgence. Une enquête* menée en novembre 2016 par plusieurs sociologues montre que 83% des femmes interrogées déclarent avoir déjà été victime de harcèlement à Bordeaux ces douze derniers mois.

Kathleen FRANCK
[@KathleenFranck](#)

*Enquête sociologique : « Les Bordelais.es face aux discriminations », menée par Arnaud Alessandrin, Laetitia César-Franquet et Johanna Dagorn.

Y'a un truc !

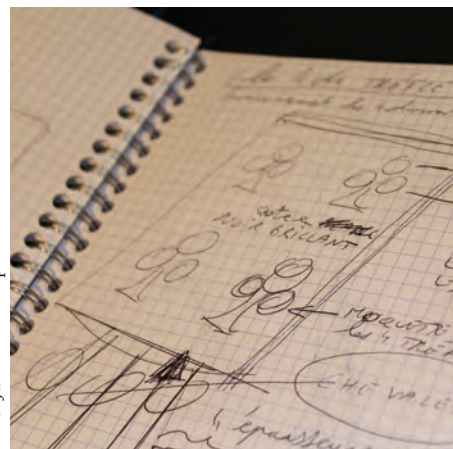
Jean-Marc Marque invente des tours de magie. Véritable Geo Trouvetou du monde de l'illusion, ce quinquagénaire cherche à éblouir le public. Rencontre.



Jean-Marc n'hésite pas à ouvrir ses vieux grimoires pour s'inspirer

« J'en ai fait cramer des choses, j'en ai même fait exploser. Et puis, je crée même des courts-circuits dans la maison... Ah, je m'amuse comme un fou ! ». Quand on met les pieds dans l'atelier de Jean-Marc, on pénètre dans l'intimité du magicien, sa loge personnelle. Cannes repliables, sabres, cartes géantes, tapis volant... Son repère regorge d'objets farfelus, digne d'un magasin de farces et attrapes. Le bonhomme robuste au large sourire y passe le plus clair de son temps, quand il n'est pas au volant de son poids lourd. Car Jean-Marc ne peut pas vivre de sa passion. Depuis 17 ans, il transporte des plantes la journée à travers la France.

« La conduite t'es tranquille, ça te permet de réfléchir ». Au volant de son camion, il n'hésite pas à s'arrêter en route pour noter des idées de tours avant qu'il ne les oublie. Tout est centralisé dans un carnet qu'il ne quitte jamais. Le soir, quand il rentre à son domicile, il ne traîne pas pour retrouver son laboratoire. Sa femme le reconnaît volontiers, il passe « beaucoup, beaucoup de temps dans l'atelier », à son grand désespoir. Mais Jean-Marc est un passionné. Il a fait de sa maison son terrain de jeu.



Dans son calepin, quelques idées de ses prochains tours

« POUR RÉUSSIR UN TOUR, IL FAUT DU BAGOUT »

Une ampoule de son atelier commence à faire un bruit bizarre. Jean-Marc la dévisse et débranche la prise. L'ampoule reste allumée. Le magicien nous a eu, il rigole. « Pour réussir un tour, il faut du bagout, tu dois savoir enrober le public. Si tu crées une histoire autour de ton artifice, tu es gagnant à tous les coups », rajoute l'inventeur. Dans son royaume, il est le maître du jeu. Il prend l'allure d'un druide préparant, avec la plus grande précision, sa potion magique. Mais lui seul connaît la nature de ses ingrédients.

Les composants électroniques ici, les tissus là, les gadgets au fond... Même une vieille caisse de cassettes VHS datant des années 1980 ne met pas longtemps à refaire surface. Étonnant qu'un tel bordel soit du goût de cet ancien militaire. Jean-Marc est né à Dakar. Mais il grandit en France. Il passe un bac d'électrotechnicien avant de s'engager dans l'armée. En 22 ans de carrière, il finira sous-officier. Avant de tout plaquer. Et voilà qu'il retrouve son premier amour, la magie. Sorti des rangs, Jean-Marc retrouve son âme d'enfant.

Noël 1976. Le jeune homme met la main sur sa première boîte d'apprenti magicien : elle trône aujourd'hui en haut d'une étagère de son royaume de l'illusion. C'est ce jeu de société qui lui permet de faire ses premiers pas dans la prestidigitation. Encore aujourd'hui l'inventeur se sert de certains secrets de cette boîte pour s'inspirer. C'est là-dedans qu'il puise l'idée de la corde qui se recolle instantanément et qui est devenu aujourd'hui, un tissu oriental coupé par un katana japonais. Il grandit aussi avec les prestations télé de Gerard Majax, notamment avec l'émission *Y'a un truc* : « Je me souviens très bien. Je décortiquais tous les tours dans un cahier ». Mais à

Dans son royaume il est le maître du jeu

force de décrypter les numéros des autres, le jeune homme se lasse vite.

LE GÉNIE DE LA LAMPE

Aujourd'hui, reclus dans son atelier de Cenon, dans la banlieue de Bordeaux, c'est finalement pour les autres que Jean-Marc travaille le plus. « Créer pour soi c'est tranquille. Créer pour les autres, c'est un challenge ! ». Les demandes qu'on lui adresse sont dignes de vœux formulés devant le génie de la lampe, quasi-impossibles. Mais c'est là que cet autodidacte excelle, avec la pression : « Quand on te demande de mettre de la lumière dans de la fumée, t'as beau regarder sur internet, t'as rien. Et là, tu te dis qu'il va falloir se creuser la tête ». Et puis c'est un point d'honneur, Jean-Marc ne touche cependant aucune contrepartie financière en échange de ses inventions. Il demande seulement à ses acheteurs de lui rembourser les achats nécessaires à la réalisation de la commande. Pas de travail au noir pour cet ancien militaire. Mais quand il y a un petit plus, l'intéressé ne refuse pas.

Beryl, une jeune magicienne de la région et vice-championne de France, collabore depuis de nombreux mois avec Jean-Marc. « Une vraie encyclopédie du métier » selon elle. Afin de la satisfaire, il n'hésite pas

à travailler jour et nuit. Sa maîtrise et sa connaissance lui ont fait un nom dans le milieu, notamment en Aquitaine. Sa pugnacité à résoudre un problème a forgé sa réputation, comme le souligne Denis Auzard, un ami avec qui il partage la même passion. On n'appelle pas Jean-Marc « Geo Trouvetou » pour rien.

Pour alimenter sa passion, l'inventeur n'hésite pas à fouiner dans les casses pour dénicher de vieux ordinateurs. Il les désosse pour récupérer des pièces indispensables à la construction de ses tours. Le carbone, matière légère mais extrêmement rigide, est trop cher ? Jean-Marc dénêche du dibond sur d'anciens panneaux d'Intermarché. Le gars a appris sur le tas, en chinant. Il en fait même sa fierté.

CE QU'IL VEUT, C'EST SUPRENDRE

Avec le temps, l'homme est devenu méfiant. Certaines malles de son atelier et autres coffres magiques ne s'ouvriront pas sans le désir de leur maître. « Déposer un brevet pour 3 000 euros, ça vaut pas le coup », détaille le créateur. Alors, il n'hésite pas à planquer ses trouvailles. Notamment « le Colporteur ». Ce tour de passe-passe avec des foulards l'a occupé un an à l'atelier. Alors quand un type essaye un jour de prendre ses secrets en photo, Jean-Marc n'hésite pas à lui coller une baffa. « Il s'en souvient encore je pense », en rigole maintenant le principal intéressé.

Jean-Marc monte aussi sur scène, sous son surnom Marquelys. Il teste ses inventions devant le grand public, adultes et enfants réunis. Il passe facilement d'un numéro de jeu de cartes humoristique à un tour impliquant une scie sauteuse et du faux sang. Ce qu'il veut, Marquelys, c'est surprendre : « Faire apparaître un poisson dans un bocal à partir d'un bout de tissu, ça semble impossible. Je l'ai encore présenté en fin d'année. Et dans la salle, il y en a plus d'un qui s'émerveille. Rien que ça, ça vaut tout l'or du monde ». En prononçant ces mots, les yeux de Jean-Marc pétillent. Le magicien est un grand sentimental. Et c'est sans doute la même émotion qui a dû submerger ce petit garçon devant l'émission *Y'a un truc*. Parce que oui, il y a toujours un truc... Jean-Marc en sait quelque chose.

Jules LONCHAMPT
@j_lonchampt



« Marquelys » dans son atelier